

Chapitre 1

Celui qui devait être le chef tourna sur place avec son cheval, dressant son sabre encore dégoulinant du sang des trois soldats dont il venait de couper la tête. Il sembla donner un ordre aux mamelouks qui l'accompagnaient puis, dans un nuage de poussières de latérite qui gonfla l'air, ils s'en retournèrent, menant leurs chevaux pur-sang au galop.

Bernard Danglois, figé derrière le moucharabieh, fixait son regard sur les corps suppliciés des trois hommes qui venaient de laisser leur vie sur le sol égyptien. Comme anesthésié, il reprit conscience de la réalité et se tourna vers Saulieu qui venait, comme lui, d'assister à la scène. Il était pâle, pétrifié devant la scène d'horreur.

Danglois soupira, désolé :

– Mon vieux, dans quelle galère je t'ai entraîné !

– Tu n'y es pour rien, c'est plutôt *lui* qui nous a mis dans une situation inextricable. Il nous a leurrés, tu le sais bien !

Saulieu murmurait ses paroles, retenant avec force la rancune qui l'habitait. Il avait rejoint Danglois à Paris et saisi l'opportunité d'améliorer sa carrière en le suivant dans cette expédition de savants autour de la Méditerranée. Il avait ainsi laissé sa femme, Marie, juste après la naissance de leur fille Anna, lui promettant de revenir bientôt avec un statut d'ingénieur.

De cette expédition unique en son genre, peu d'informations avaient filtré lors des préparatifs. Danglois, comme d'autres ingénieurs, avait entendu plusieurs versions qui entretenaient le doute sur leur destination. L'obsession d'une guerre avec l'Angleterre animait un climat de conspiration dans le gouvernement du Directoire, largement alimenté par le général en chef, Bonaparte.

Danglois avait fini ses études d'ingénieur parmi les meilleurs. Son besoin de s'éloigner de Paris, où vivait à présent Katell avec son mari Frémont, et son désir de s'ouvrir à de nouvelles perspectives professionnelles l'avaient très vite décidé à s'engager dans ce projet. Qu'importe que ce voyage l'entraîne aux Indes, comme il l'avait entendu dire, ou qu'il le conduise en Égypte, pourvu que la destination finale soit loin de tout ce qui lui rappelait celle qui avait trompé son cœur. Il avait souffert bien plus qu'il ne l'aurait cru... Il s'en voulait aussi de n'avoir pas été plus énergique à déclarer ouvertement son amour pour elle. Pouvait-il seulement lui en vouloir ? Les événements dramatiques qu'elle avait vécus l'avaient plus fragilisée qu'il ne l'avait imaginé. Elle paraissait si forte et si déterminée ! Son mariage précipité avec Frémont, alors qu'il l'attendait avec fébrilité à Paris, l'avait assommé. Seul l'acharnement qu'il mit dans ses études parvint à le maintenir à l'abri de la dépression. Il avait perdu confiance en lui, cherchant quelles fautes il avait commises pour que celle qu'il aimait, et qui semblait l'aimer, l'ait ainsi abandonné sans explication.

Saulieu, après avoir été son fidèle aide de camp lors de la guerre contre les Chouans en Bretagne, était resté son ami et avait tenu à le suivre dans cette aventure.

Danglois, amer, s'en voulait d'avoir mis, malgré lui, la vie de son ami en danger. Ce dernier était responsable d'une famille, ce qui n'était pas son cas.

Il soupira à nouveau en se tournant vers le centre de la pièce, où trônait un plateau finement ciselé supportant des verres de thé encore fumant. Ils étaient installés sur des coussins lorsque les cris des soldats les avaient fait se redresser et se précipiter vers l'ouverture. L'attaque avait été si rapide qu'ils n'avaient pu qu'assister impuissants à la scène.

Ils entendirent soudain les cris des femmes dans les ruelles. Ils sortirent alors que deux soldats français arrivaient de leur côté. Danglois vit leurs visages sombres alors qu'ils regardaient les corps... Des cris stridents émergeaient de flots de paroles en arabe alors qu'une masse compacte d'hommes et de femmes se bousculait

pour contempler la scène. Les soldats semblaient pétrifiés, incapables d'agir ; aussi, Danglois et Saulieu, dans un même élan, prirent la décision de faire reculer la foule et de couvrir les soldats de draps que Bernard envoya chercher. Très vite, les hommes furent recouverts de leurs linceuls improvisés, leurs têtes protégées des regards curieux. Danglois ordonna aux soldats d'aller chercher leur chef pendant que lui et Saulieu veillaient les corps. Les soldats repartirent en vitesse sans être étonnés de répondre ainsi à l'ordre de civils.

Peu après, le capitaine arriva à cheval avec sa garde. Il mit pied à terre et se dirigea vers les formes blanches, alignées sur le sol poussiéreux. D'un geste rageur, il souleva les draps et jeta un regard sur les trois soldats qui faisaient partie de sa troupe. Il laissa retomber les voiles et donna l'ordre d'emporter les corps. Le visage congestionné par la chaleur et la fureur, il se tourna vers la foule et frappa la paume de sa main avec sa cravache, d'un geste coléreux. Son attitude eut pour effet de déliter instantanément l'agglomérat humain qui s'était formé sur la place.

Il se dirigea ensuite vers Danglois et Saulieu qui l'observaient à distance.

– Messieurs, avez-vous vu ce qui s'est passé ?

Ils racontèrent la scène fulgurante de l'attaque par les mamelouks. Le capitaine hocha la tête, peu surpris devant ce type d'agressions qui survenaient presque tous les jours. Il leur recommanda de ne pas rester dans le village, l'endroit devenait dangereux, cette attaque était un avertissement. La garnison partirait dans deux jours pour le Caire, il leur somma de se joindre à elle. En attendant le départ, il leur ordonna de s'enfermer à double tour et de ne pas bouger de chez eux.

La nuit fut ce que pressentirent Danglois et Saulieu : une horreur sans nom pour deux hommes justes qui se retrouvaient au milieu d'un carnage organisé par leurs compatriotes... Ils étaient impuissants encore une fois, incapables de répondre aux cris désespérés des femmes, des enfants et des vieillards que l'on massacra en représailles des trois soldats assassinés l'après-midi même. Ils serrèrent les poings à défaut de se boucher les oreilles, mais jamais

ils n'oublieraient l'état de spectateurs auquel on les avait contraints, les obligeant à une complicité lâche qu'au plus profond de leur être, ils refusaient.

Le lendemain, ils prirent la route vers le Caire, sans un regard vers les cadavres qui jonchaient les ruelles du village.

Ils atteignirent, trois heures plus tard, les abords du Nil, où ils purent se rafraîchir. Un soldat veillait aux crocodiles qui guettaient avec avidité les imprudents. Puis, ce fut l'éprouvante traversée du désert pour les hommes abrutis par la chaleur et par le poids de leur paquetage.

Depuis leur arrivée sur le sol égyptien, deux ans plus tôt, au mois de mai 1798, jamais ils n'avaient connu une température aussi élevée. Sur le chemin sablonneux, ils croisèrent des carcasses de chevaux, ponctuant les lieues qu'ils foulaient sous leurs pieds échauffés. Quelques hommes tombèrent inanimés. Ils s'arrêtèrent et assistèrent à leur agonie avant de creuser leurs tombes dans le sable brûlant.

Les deux amis résistèrent du mieux qu'ils purent, malgré une conjonctivite qui tenait fermés les yeux de Saulieu. Il avait l'impression que tout le sable du désert s'était incrusté dans les moindres interstices de ses paupières. Ce fut pratiquement aveugle, guidé par Danglois qui lui tenait le bras, qu'il pénétra dans la ville. Accompagnés par des soldats, ils se rendirent directement dans le quartier réservé aux scientifiques.

Épuisés, ils apprécièrent l'accueil chaleureux que leur firent leurs collègues. Privilégiés par le sort, ils eurent le droit à une pièce avec deux nattes alignées contre le mur pour dormir. Les autres étaient entassés à huit par chambrée... Ils ne semblaient pas s'en plaindre. Pourtant, Bernard Danglois en connaissait certains qui, en France, dormaient dans des châteaux ou des hôtels particuliers. Les soldats avaient dû finir par s'habituer à cette vie spartiate.

Après qu'ils se soient rafraîchis, Danglois prépara une décoction de substances émollientes pour les yeux de Saulieu. Il en avait gardé les principes lors de l'épidémie d'exophtalmies qui avait décimé bon nombre de soldats, l'année de leur arrivée. Certains étaient

restés aveugles avant que le corps médical ne trouve un remède palliatif.

Le visage au-dessus de l'eau brûlante, Saulieu se laissa aller aux vapeurs adoucissantes. Il sembla aller mieux, mais pour le protéger de la lumière intense du jour et des poussières en suspension dans l'air, Danglois banda ses yeux. Il fut son guide tout au long de la soirée, l'aidant à se déplacer et lui mettant de quoi se nourrir dans son assiette. Ils reprirent un peu d'ardeur au cours de ce repas donné pour leur arrivée. L'exil volontaire dans ce village, où ils étudiaient la fabrication artisanale des puits, les avait tenus éloignés des derniers événements politiques.

Dès les premiers échanges, au cours de ce dîner, il apparut que Bonaparte avait surestimé la conquête de l'Égypte, entraînant derrière lui des milliers d'hommes, dont les savants, qui se sentaient grugés dans cette aventure. Qui avait pu faire croire au Directoire que la conquête de l'Égypte pourrait se faire sans que cela ne coûte en pertes humaines ?

Depuis la mort de Louis XVI, les Français d'Égypte ne se sentaient plus en sécurité et devenaient les souffre-douleur des beys mamelouks. Si la survie de ces quelques expatriés ne semblait pas être la préoccupation majeure du Directoire, le général en chef Bonaparte trouva là un excellent motif pour contrer les Anglais.

L'Égypte, située sur la route des Indes, ne pouvait que faire barrage au commerce britannique si elle devenait une possession des Français. Si Bonaparte ne pouvait faire la guerre en attaquant directement la perfide Albion, qui avait l'avantage d'une marine remarquable, il devait donc entraîner l'ennemi à disperser ses forces sur toutes les mers.

Danglois saisit toute l'amertume habitant le cœur de ces scientifiques qui échangeaient des propos sévères sur Bonaparte, sans craindre qu'ils ne soient rapportés. Leur analyse paraissait fondée, et il était clair qu'ils avaient perdu leurs illusions de partage et d'échange de connaissances avec un peuple qui avait connu son heure de gloire. Tout ce qui s'était passé depuis leur arrivée en Égypte les confortait dans l'idée qu'ils allaient vers un échec.

Il y avait des morts par milliers parmi les soldats français, tués par des mamelouks, ardents guerriers, qui avaient l'avantage d'être sur leurs terres.

La chaleur, le manque d'eau et de nourriture, les maladies avides d'organismes épuisés contribuaient à affaiblir le contingent français. La nostalgie de la France pointa à travers les histoires familiales que les hommes échangèrent au cours de cette soirée. Jamais, depuis leur départ de Toulon, ils n'avaient ressenti une telle fraternité entre eux que celle qu'ils éprouvèrent cette nuit-là. Pour finir sur une note plus gaie, ils convinrent de se retrouver le lendemain matin pour se rendre au hammam.

Danglois et Saulieu eurent du mal à trouver le sommeil. Ce dernier rompit le silence :

– Je voudrais te demander quelque chose, murmura-t-il.

– Je t'écoute, répondit Danglois, aux aguets devant le ton grave de son ami.

– Voilà, j'aurais dû t'en parler avant... mais je voudrais te demander de prendre soin de ma femme et de ma fille s'il devait m'arriver malheur. Attends, ne proteste pas ! Je me sens plutôt mieux, mais ne sommes-nous pas, chaque jour, à la merci d'un acte fou isolé ou même de la maladie ? Promets-le-moi, ne t'inquiète pas, cela ne me fera pas mourir pour autant, je serai seulement rassuré !

Danglois soupira dans la chaleur moite de cette nuit d'été.

– Mon ami, tu n'as pas besoin de me le demander. S'il devait t'arriver malheur, je ne te survivrais que pour apporter soutien et aide à ta famille. Comment pourrait-il en être autrement ? Nous avons vécu la guerre et manqué bien des fois d'y laisser notre peau ! Rappelle-toi, si Gallo n'avait pas été là au bon moment, nous ne serions pas ici tous les deux à converser sur notre mort. On n'y peut rien ! Elle nous prendra quand elle le décidera, mais tu vois, moi je n'ai personne qui m'attend et je préférerais, si cela devait m'arriver, que tu m'enterres ici.

– Comment, personne ne t'attend ? protesta Saulieu avec véhémence. Que fais-tu de nous, tes amis ? Gallo, dont tu es le héros, Anna, moi, Marie, ta filleule Anna et Ka... ?

Il se redressa dans son lit alors que ses yeux bandés ne pouvaient rien voir. Il avait failli prononcer le prénom de Katell alors qu'il savait que son souvenir hantait toujours son ami et le faisait souffrir. Le silence emplit la chambre, puis Danglois parla à nouveau :

– Bien sûr, je n'ai plus de parents et vous êtes ma famille, mais tu vois, tu as donné un sens à ton existence avec cette femme et cette petite fille qui pensent à toi chaque jour, priant pour ton retour. Je n'ai pas pu donner cette dimension à ma vie...

– Ce n'est pas trop tard, tu es jeune. Il y a sûrement une femme qui t'attend quelque part et qui te fera aussi de beaux enfants !

– Hum... fit Danglois.

Il n'était pas vraiment convaincu, mais il s'en voulut de donner une tournure aussi sombre à leur conversation. Ils avaient besoin d'espoir, et non d'un étalage d'états d'âme qui ne pourrait que les perturber. Il reprit, sur un ton volontairement enjoué :

– Allez, garçon ! Il faut dormir maintenant. Demain, je vais au hammam et si tu guéris vite, nous y retournerons ensemble. Il paraît que nous sommes invités demain soir à nous changer les idées. Allez, bonne nuit !

– Bonne nuit, mon lieutenant !

Ils éclatèrent de rire avant de trouver très vite le sommeil.

Le lendemain matin, le chant du muezzin les réveilla en forme. Saulieu avait enlevé ses bandages. Il avait les paupières encore rouges et gonflées, mais les douleurs avaient presque disparu. Pendant qu'il prendrait ses fumigations, Danglois irait avec ses collègues au hammam. Ils convinrent de se retrouver pour le déjeuner.

Ceux qui étaient déjà devenus des habitués des lieux restèrent très évasifs pour décrire les soins qu'ils allaient recevoir. Danglois ne fut donc pas prévenu de ce qui l'attendait. À leur arrivée, un homme, seulement vêtu d'une serviette serrée autour de la taille et coiffé d'un turban, les fit se déshabiller. L'homme les entourait de linges blancs et les coiffa, également, d'un turban. Ils évitèrent de se

regarder entre eux pour ne pas rire. Pour le suivre dans le couloir dallé, ils durent se chausser de sortes de semelles en bois attachées aux pieds par des ficelles. L'homme les fit ensuite pénétrer dans une pièce plongée dans un brouillard si dense qu'ils disparurent à la vue de chacun.

La chaleur parut insupportable à Danglois, qui sentit son cœur s'accélérer. Il avait envie de se lever et de fuir cet endroit qui le faisait suffoquer mais, en entendant les conversations détendues et les rires de ses camarades, il calma son angoisse et finit par plonger dans une bienfaisante torpeur. Alors qu'il commençait à s'y habituer, l'homme vint le chercher. Il lui enleva ses linges mouillés puis les remplaça par des tissus secs. Il était gêné de se laisser faire de la sorte, mais ses camarades subissaient la même chose et ne semblaient pas en être affectés. L'homme fut rejoint par deux autres individus, des Turcs lui dit-on, qui s'emparèrent de chaque partie de son corps. Il eut une pensée pour Saulieu, qui aurait certainement trouvé la situation cocasse...

Il se sentait tendu, résistant aux pressions des mains fortes des hommes qui massaient, pressaient sa chair, réveillaient les muscles et étiraient les tendons. Puis, petit à petit, un bien-être l'envahit au point qu'il fut presque déçu lorsque les massages s'arrêtèrent. Ensuite, il fut conduit dans une pièce adoucie de tentures et de tapis. Il s'allongea sur des coussins alors que l'un des hommes déposait, près de lui, un verre de thé à la menthe. Il sommeilla à moitié engourdi, mais pour la première fois depuis bien longtemps, il se sentit apaisé.

Ils revinrent vers leur casbah, le corps incroyablement léger, croisant la population cairote affairée. Les femmes voilées se dépêchaient de faire leurs achats, arrêtées par les marchands ambulants qui leur proposaient fruits et légumes. Tout le long des ruelles, des paysans assis sur le sol tendaient aux passants leurs marchandises. Avec la chaleur qui montait, les parfums des épices, étalées sur des bâches à même le sol, se mêlaient aux relents des rigoles chargées d'ordures et d'eau putride. L'air empuanti accéléra leurs pas pour rentrer au plus vite.

À son retour, Danglois fit un récit humoristique de son expérience du hammam à Saulieu, qui fut heureux de retrouver son ami avec un meilleur moral.

La journée se passa en échanges de points de vue sur les questions hydrauliques, traitées dans des rapports très précis qu’avaient rédigés les ingénieurs, dont Danglois. Il fut clair qu’ils avaient beaucoup à apprendre des Arabes. L’idée qu’ils auraient à leur apporter leur savoir-faire semblait pur fantasme. Leur conclusion resterait confidentielle, pour ne pas froisser leur général en chef.

La soirée fut organisée dans le palais d’un bey chassé à l’arrivée des Français. Des tables avaient été disposées tout autour d’une grande salle, carrelée du sol au plafond par de fines mosaïques rehaussées de zelliges. Sur le sol, des tapis persans, et sur les murs, des kilims qui atténuaient les sons de la musique orientale jouée par un orchestre dans un coin de la pièce. Des femmes à peine vêtues, leurs poitrines généreuses offertes aux regards des hommes, leur apportèrent des plats de petits roulés croustillants, d’agneaux grillés, de pigeons garnis de farce aux pignons, de perches du Nil...

Les grands plats argentés dans lesquels les convives se servaient avec les doigts, mangeant à la façon orientale, étaient remplacés au fur et à mesure qu’ils se vidaient. Tant d’opulence les stupéfiait. Au centre de chaque table, les lanternes à lucarne éclairaient leurs visages rougis par la chaleur et la nourriture. Une fois les convives rassasiés, les servantes déposèrent des corbeilles de fruits au centre des tables ainsi que des assiettes garnies de loukoums, de cornes de gazelles et de pâtes d’amande enrobées de sucre. Après le thé qu’ils burent pour accompagner leur repas, ils virent arriver les bouteilles ardemment désirées de vin de palme avec une joie qu’ils manifestèrent bruyamment. L’ambiance était joyeuse, et les rires fusaient de table en table. Les voix s’élevaient pour couvrir la musique aux accents stridents de l’*arghûl* et de trois *mizmars*, des flûtes égyptiennes ponctuées par un gros tambour, le *tabla baladi*.

Le ton des voix s'affaissa lentement, guidé par le battement d'un tambourin. Les servantes revinrent dans la salle et enlevèrent rapidement les lanternes qu'elles déposèrent au centre de la pièce, plongeant les tablées dans le noir. Le son cadencé du tambourin semblait rythmer les cœurs des spectateurs et les faire battre au diapason. Tendait l'oreille, ils perçurent un sifflement ténu qui semblait imiter celui du serpent à sonnettes. Le sifflement s'amplifia, captant toute l'attention de l'auditoire. Le silence régnait dans la salle.

Le son du serpent devint plus intense alors que, de l'obscurité, se détacha une créature qui pénétra dans la lumière. Quelques sifflets retentirent, rendant hommage à la beauté qui se présentait aux yeux de l'assemblée.

Belle à couper le souffle, de longs cheveux noirs caressaient son dos nu. Un ruban argenté, noué sur son cou gracile, gainait ses seins. Son ventre musclé s'offrait aux regards, attirés par une pierre précieuse qui brillait au creux de son nombril. Elle portait autour de la taille un tissu brodé qui se prolongeait par un voile transparent ouvert sur le devant, libérant ses cuisses. Ses yeux d'un noir de jais paraissaient immenses, agrandis par un large trait de khôl. Autour de sa taille et de ses chevilles, des colliers de perles et de clochettes tintinnabulaient mélodieusement, à chaque mouvement ondulant.

Elle ne fit pas que danser, car ils se laissèrent entraîner par une histoire qu'elle mimait avec justesse. Au début, la jeune fille faisait éclater sa joie de vivre par des sauts et des tourbillons, le sourire aux lèvres... Soudain, ils la virent tendre son corps devant un danger qu'elle suggéra en reculant, le visage effrayé. Elle parut tenter de s'échapper, courant au milieu de la pièce puis revenant alors que l'*oud*, une sorte de guitare métallique, retentissait et accentuait le moment tragique. Les convives étaient envoûtés et suivaient l'histoire que racontait la danseuse par les mouvements de son corps.

Ne pouvant plus fuir, elle se retourna, défiant ses assaillants imaginaires. Un bâton, qu'elle avait saisi sur le sol, apparut entre ses mains dans un geste rapide. Soudain, ce fut un déchaînement de violence. Les flûtes poussaient des sons aigus, pour mimer la bataille et la terreur de la jeune fille, et accéléraient le tempo. Elle

lançait le bâton, le rattrapant au vol, fendait l'air devant elle pour atteindre ses ennemis. Les assaillants, nombreux, acculaient la jeune fille au centre d'un cercle imaginaire. Elle s'échappa encore une fois, cette fois-ci en sautant avec adresse et agilité sur les tables, sous les regards médusés des convives...

Ce n'était pas fini ! L'orchestre ralentit la cadence, laissant place à l'*arghûl* qui accompagna, par un sifflement tragique, la mort de la danseuse. Dans un dernier sursaut, son corps se cabra comme un arc et s'affaissa sur le tapis.

Le silence se prolongea, la jeune fille ne bougeait pas. Puis quelqu'un réagit plus rapidement que les autres et, ébloui, se leva pour applaudir ce spectacle qui les avait ensorcelés. La danseuse se releva et salua avec grâce son public qui s'était levé pour rendre hommage à sa beauté et à son talent.

Enthousiaste, Saulieu se tourna vers Danglois pour partager son émotion devant un tel spectacle. Médusé, il observa son ami. Ce dernier était manifestement bouleversé, car des larmes brillaient sur ses joues.

– Eh bien ! Le spectacle t'a plu, ma parole !

Bernard sembla se réveiller d'un rêve où il s'était perdu et déglutit sa salive. Il tendit son verre à Saulieu, qui pensait que son ami avait besoin d'un bon remontant... Danglois avala une gorgée de vin et retrouva la parole :

– Bon Dieu ! Cette fille, je n'ai jamais vu tant de beauté et de grâce !

– Surtout dans la région ! ricana Saulieu.

Plus d'un Français avait vu s'enfuir l'illusion de rencontrer une Cléopâtre sur sa route. Les femmes leur paraissaient grosses et sans charme.

– Alors, portons un verre à la première Égyptienne qui vient de piquer le cœur de notre bel ingénieur !

– Non, rit Danglois en buvant son verre de vin. Non, vois-tu, je viens simplement de réaliser mon erreur.

– Ton erreur ? Tu avais pourtant l'air captivé par cette belle danseuse, si je ne me trompe ? Je pensais que tu allais vouloir la retrouver à tout prix ?

Danglois regarda son ami et lui tapa sur l'épaule. Il réfléchit avant de se décider à se confier... C'était la première fois qu'il allait parler de ses sentiments avec Saulieu. Il lui devait bien cela, lui qui était si proche et si fidèle depuis ces années.

– Non, elle est belle et talentueuse, mais ce n'est pas elle que j'ai vue danser devant moi ce soir, jusqu'à ce que je comprenne que je m'étais sans doute trompé...

Saulieu fronça les sourcils, ne comprenant pas où voulait en venir Bernard. Ce dernier avait une façon d'être énigmatique, qui pouvait agacer même ses meilleurs amis. Il attendit que Danglois s'explique :

– Tu as suivi, comme moi, l'histoire que mimait cette fille... La joie de vivre qu'elle décrit au début, son insouciance, attirant les regards et les hommages des hommes autour d'elle. Elle s'en amuse parce qu'elle est jeune et belle, et qu'elle croit que rien ne peut lui arriver. Et puis, brutalement, les événements se compliquent. Les hommes ne sont pas seulement des spectateurs ravis de tant de jeunesse mais d'un seul coup, ils deviennent prédateurs. Elle ne s'y attendait pas. Rappelle-toi son visage affolé ! Et puis la suite, des hommes prêts à tout pour s'accaparer leur proie. Elle résiste, elle ne veut pas se laisser faire, elle se bat avec la force du désespoir, jusqu'à la mort, s'il le faut. Elle ne peut plus rien faire car ils sont trop forts et trop nombreux, elle se bat jusqu'à en mourir...

Pendant que Danglois parlait, il avait le regard troublé. Il ouvrait son cœur pour la première fois. Saulieu en fut touché, car il connaissait la pudeur extrême de son ami à exprimer ses sentiments. Il attendit la suite, qui allait peut-être l'éclairer.

– Ce soir, j'ai compris quel homme stupide j'ai été. Je n'ai rien compris à Katell. Je n'ai pas réalisé à quel point cette fille avait dû passer de l'insouciance de sa jeunesse à la dure réalité de sa vie brisée. Je n'ai pas saisi combien elle avait dû lutter pour survivre à son tour et pour ne pas sombrer dans la douleur. Je l'ai abandonnée, Saulieu, au lieu de l'aider et de l'épauler, au lieu de rester, coûte que coûte, près d'elle. Je l'ai laissée face à elle-même, à la merci de ses prédateurs. Quel fol égoïste j'ai été ! Pourra-t-elle seulement me pardonner ?

– Hum ! fit Saulieu, qui craignait d’avoir saisi toute l’ampleur de ces révélations.

Il ne dit mot et pensa : « Qu’est-ce que ça changera de toute façon, puisque Katell est mariée maintenant et mère de deux enfants, d’après les dernières nouvelles que j’ai reçues de Gallo ? » Il ne voyait pas très bien comment ce *mea culpa* tardif permettrait aux deux jeunes gens de se retrouver.

– Elle est mariée et mère de deux enfants maintenant, hasarda-t-il prudemment.

– Je sais, enfin je m’en doutais, mais je comprends maintenant que c’était moi le fautif et non elle, comme je l’ai pensé pendant toutes ces années. Je n’ai qu’une idée dorénavant : me retrouver près d’elle et l’assurer de mon soutien.

Devant l’enthousiasme retrouvé de son ami, qu’il avait craint de voir sombrer dans une profonde dépression, il ne dit rien sur ses doutes... Car Katell avait près d’elle un Frémont qui avait su démontrer combien il pouvait être redoutable. Il soupira et se leva, entraînant avec lui son ami et ses rêves.

Bonaparte avait regagné la France, et les nouvelles de sa nomination comme Premier Consul parvinrent aux deux amis quelque temps plus tard.

Danglois, depuis la soirée chez le bey, n’avait eu de cesse de leur trouver un embarquement pour la France, ou même pour l’Italie. Enfin, après plusieurs semaines de tentatives, ils s’arrangèrent avec le commandant d’un trois-mâts et montèrent à bord du vaisseau avec quelques scientifiques pressés de retrouver leur terre natale.

Leur impatience à rejoindre leur terre patrie n’avait d’égale que leur inquiétude d’être interceptés par un navire anglais. L’année précédente, ils avaient vu revenir en Égypte des hommes qui avaient tenté un retour précoce. Les Anglais avaient arraisonné le bateau, s’étaient accaparé le chargement puis avaient obligé le navire à faire un demi-tour penaud.

Danglois et les autres couraient un risque, mais ils l'acceptaient bien volontiers. Le commandant y voyait un moyen de gagner un peu plus d'argent d'un seul coup, avec le prix du voyage dont devait s'acquitter chaque passager dès son pied posé sur le bateau.

Le voyage à l'aller leur avait laissé de très mauvais souvenirs. Le mal de mer en avait terrassé quelques-uns... Pour dormir, ils avaient été entassés dans des cales qui sentaient le renfermé et les effluves putrides de ses habitants. Cette fois-ci, Danglois et Saulieu avaient pris l'uniforme des marins et entendaient bien se montrer actifs pendant la traversée. Trois semaines s'annonçaient, avec des coups de tabac qu'il leur faudrait affronter, sans compter les éventuels face-à-face avec des navires anglais. Au choix, ils auraient bien volontiers opté pour une rencontre avec la tempête, aussi violente soit-elle. Ils avaient plus de chance de s'en sortir vivants, ce qui ne serait peut-être pas le cas avec la redoutable flotte anglaise.

Ils aidèrent aux manœuvres et apprirent tous les rudiments qu'un bon marin devait connaître : comment interpréter le ciel et ses nuages, les rides puis les creux de la mer afin de prévoir l'évolution du temps ; comment naviguer toutes voiles dehors pour forcer la vitesse ou réduire la voilure lorsque le vent forcissait... À la fin de chaque journée, ils étaient épuisés et trouvaient sans peine le sommeil. La nourriture à bord était plutôt infecte, et il fallait être assoiffé pour ingurgiter l'eau saumâtre qu'on leur donnait à boire. À croire que leur organisme s'était fortifié en Égypte, car ils supportèrent assez bien leur régime. Le voyage se passa sans encombre et la tempête qui leur souhaita la bienvenue, au large de Gênes, ne fit que très peu de dégâts : une voile arrachée, des caisses de marchandises passées par-dessus le bastingage, quelques marins blessés mais sans gravité, rien ne mettant en péril leur retour.

Le lendemain, des corvettes sortirent de la rade de Toulon et vinrent les accueillir avec les honneurs.

Après avoir passé une nuit reposante dans un vrai lit, dans lequel ils eurent encore l'impression de tanguer, ils purent se récurer de la tête aux pieds et rafraîchir leurs vêtements aux odeurs de moisissures. Ils s'en firent refaire d'autres de meilleure facture par un tailleur

talentueux, qui les habilla à la mode parisienne. L'Égypte ne les avait pas vraiment enrichis, mais ils avaient reçu régulièrement leur solde, qu'ils avaient su protéger. Contrairement à certains, Saulieu avait laissé suffisamment d'argent à sa femme pour ne pas prendre le risque de lui en envoyer par bateau lors de son séjour à l'étranger. Ils trouvèrent une diligence et prirent la route de Lyon avant d'arriver à Paris, heureux et fourbus, une semaine plus tard.

Chapitre 2

Voilà plus de deux heures, en cette fin de journée, qu'il attendait dans l'antichambre proche du bureau du Premier Consul Bonaparte. Plus que l'attente en elle-même, ce qui mettait sa patience à rude épreuve, c'était la situation incongrue d'une convocation dont l'objet lui échappait.

Le Premier Consul l'avait convoqué sans que rien ne filtre de ses intentions. C'était plutôt cela qui était étrange, car chaque entrevue avec Bonaparte était soigneusement préparée et orchestrée afin de ne pas laisser les spéculations aller bon train, et, en règle générale, l'entretien n'apportait aucune surprise à l'intéressé.

Cette fois-ci, la situation se présentait différemment. Ce fut le matin même, par un petit courrier scellé, qu'il fut avisé de son rendez-vous.

L'endroit était désert et confirma son impression que l'entrevue devait rester, sinon secrète, au moins discrète.

Frémont était inquiet, même s'il n'avait rien à se reprocher. Son caractère rigoureux et organisé le laissait toujours décontenancé face à l'imprévu... Il soupira d'une façon contenue qui fit légèrement vibrer sa fine moustache. Il avait cet air sévère qu'il affichait lorsqu'il était particulièrement absorbé par l'étude d'un problème.

La porte du bureau s'ouvrit au moment où il ne s'y attendait pas. Il sursauta et se retrouva debout plus vite qu'il ne l'aurait voulu.

– Ah ! Monsieur le procureur ! Bienvenue, entrez, je vous prie.

Bonaparte s'écarta pour le laisser entrer dans le bureau.

Frémont, qui ne l'avait jamais approché d'aussi près, fut surpris de l'apparente simplicité de l'homme : petit, mince, le visage anguleux et les yeux vifs, il émanait de sa personne une énergie surprenante.

D'un pas rapide, le Premier Consul s'installa à son bureau après avoir désigné un fauteuil à son invité.

– Venons-en au fait, vous vous demandez sûrement ce qui vous vaut cet entretien rapidement organisé ?

Il continua sans laisser le temps de répondre à Frémont.

– Je vous ai demandé de venir car je réorganise l'administration judiciaire et policière, comme vous devez bien vous en rendre compte. J'ai donc besoin de conseillers en qui je puisse avoir une totale confiance. Le pays doit continuer à être surveillé. Je ne peux pas avoir l'œil partout, et nous savons que les émigrés et les Anglais ne tarderont pas à nous jouer de sales tours. Je vous demande donc de contrôler les préfets sur tout le territoire, en coordonnant leurs actions. Les maires font ce qu'ils peuvent, mais l'information doit me parvenir rapidement. Je connais vos qualités de procureur, et je suis au courant de la réussite de la mission qui vous avait été confiée lors des troubles en Bretagne. Vous avez donc l'habitude des situations, disons... délicates, qui demandent compétence et efficacité. Je suis sûr que vous saurez mener à bien cette nouvelle charge, je vous fais confiance. Vous prendrez vos fonctions dès demain.

Frémont n'avait toujours pas ouvert la bouche. Il eut juste le temps de se dire que le Consul ne lui demandait pas vraiment son avis, et que c'était un ordre dont il devait s'acquitter.

Bonaparte se leva, signifiant la fin de l'entretien. Frémont l'imita aussitôt.

Juste au moment où il allait atteindre la porte, le Consul lui dit :

– Vous avez une femme charmante. Sortez-la, montrez-la, ne la laissez pas s'abaisser à des fréquentations qui ne sont pas de son monde ; elle mérite mieux, n'est-ce pas ?

À ces mots, dits sur un ton fort aimable, Julien Frémont sentit son estomac se serrer douloureusement. Il parvint à maîtriser sa surprise et hocha la tête avec un léger sourire. Il salua Bonaparte d'un cérémonieux signe de tête et quitta le bureau, retenant l'envie de précipiter ses pas pour sortir au plus vite. Les longs couloirs du palais lui parurent interminables, et lorsqu'il fut enfin sur le parvis, ses idées embrouillées jusqu'alors se remirent en ordre.

Léon l'attendait, assis sur le marchepied de la calèche. Ce fut l'occasion de décharger la tension des dernières minutes passées avec le Premier Consul :

– Léon ! Je t'ai déjà dit de ne pas te vautrer sur le marchepied ! Ce n'est pas une tenue ! Lève-toi ! Nous rentrons à la maison !

Léon connaissait son maître et son caractère ombrageux, qui pouvait lui faire tenir des propos cinglants. Il en faisait souvent les frais. Malgré cela, il l'appréciait car il savait se montrer généreux et juste. Il lui accordait certaines faveurs que d'autres n'auraient pas tolérées...

Ils arrivèrent bien tard à l'hôtel particulier de la rue de Vaugirard, dont certaines pièces étaient plongées dans le noir.

Lorsqu'il descendit de la calèche, Léon constata que la colère de Julien Frémont n'avait pas disparu. Le procureur rentra chez lui sans un mot ni un regard pour son cocher qui l'observait, intrigué. Ce dernier prit les chevaux par la bride, et après une dernière rasade d'eau-de-vie, les conduisit à l'écurie où il s'était arrangé un petit coin à lui.

Frémont pénétra dans la vaste entrée, éclairée par des candélabres accrochés aux murs. Les flammes des bougies clignotaient faiblement. « Elles sont fatiguées, comme moi ! » se dit Frémont.

La cuisinière, qui devait s'être assoupie sur un banc dans la cuisine, se précipita à sa rencontre :

– M. Frémont ! Il est bien tard, je vous ai gardé un repas au chaud !

– Laissez, Marie. Madame est couchée ?

– Elle vous fait dire qu'elle vous attend après votre souper, monsieur.

Frémont hocha la tête et s'installa dans le petit salon devant un plateau garni, que Marie venait de déposer devant lui. « On réfléchit mieux le ventre rempli ! » pensa-t-il. Ce que lui proposait Bonaparte était inespéré dans sa carrière. Être au sommet de l'État, si proche du pouvoir, être au fait des décisions et les partager... La nouvelle avait du mal à prendre forme dans son esprit. Bien sûr, cela impliquait une prise de risque qui, par ces temps difficiles, pouvait s'avérer dangereuse... Mais avait-il seulement la possibilité de refuser ?

Sans doute que non, car il serait alors suspecté d'opposition au régime en place.

Cette promotion délicate lui demanderait un certain doigté et une prudence de tous les instants. Il soupira, avalant quelques légumes autour d'un pavé de bœuf, sans vraiment en apprécier la saveur.

Les derniers mots de Bonaparte l'avaient frappé de plein fouet. Les espions du Premier Consul travaillaient bien, et celui-ci avait tenu à le lui faire comprendre... Frémont savait, intuitivement, que cette histoire prise avec une certaine légèreté par son épouse resurgirait à un moment inopportun. On y était ! Que savait exactement le Consul ? En tout cas, cette histoire n'entamait pas la confiance que Bonaparte lui portait. Peut-être que cela n'était qu'une coïncidence ! Le problème, à présent, était de persuader... non, pas de persuader, mais d'ordonner à Katell de ne plus voir ses amis. Ce ne serait pas chose facile, mais il avait suffisamment d'arguments à lui présenter pour que ce soit elle-même qui en prenne la décision.

C'était après la naissance de leur fils Pierre qu'elle lui avait raconté les épisodes du sauvetage d'Anna. Que s'était-elle imaginé ? Qu'il la féliciterait pour cet exploit alors que c'était lui qui avait condamné cette jeune fille à l'échafaud ? Il avait été fou de rage, et leur relation s'était fortement détériorée à la suite de ces aveux.

Et puis, le visage malheureux de sa femme avait fini par l'émouvoir, car elle avait agi par bonté et non par duplicité, il en convenait. Leur mariage avait repris et donné naissance à la petite Clémence. Néanmoins, rien ne serait plus comme avant, et il était bien obligé de le reconnaître : il lui gardait une certaine méfiance. Elle voyait régulièrement Anna, alors qu'il refusait d'entendre prononcer ce nom devant lui. Il avait croisé Antoine Gallo, le mari d'Anna, lorsque celui-ci venait voir Katell. Ses rapports avec lui étaient courtois et distants. Il savait que sa femme se rendait régulièrement chez eux et que leurs enfants jouaient ensemble.

Un léger bruissement le sortit brusquement de ses pensées. En se retournant, il ne distingua qu'une forme blanche qui semblait le contempler.

– Katell ?

– Je t’observe depuis un moment. Tu sembles tellement absorbé par tes pensées, tout va bien ?

Elle s’avança, légère et vaporeuse, dans son déshabillé blanc en mousseline, puis s’installa dans un fauteuil en face de son mari. Elle se pencha en avant, les mains croisées sur les genoux, attendant anxieusement une réponse à sa question.

– Oui, tout va bien. J’ai dû me rendre chez le Consul ce soir.

– Le Consul ? Bonaparte ? Mais pourquoi ?

– Il vient de me nommer à de hautes fonctions au sein de l’État. Je vais être en charge de l’administration des préfets.

Il lui annonçait sa nomination sur un ton presque badin, en minimisant ainsi la portée de l’événement. Il n’avait pas envie de répondre aux questions qu’elle ne manquerait pas de poser, alors qu’il ne pourrait pas lui donner plus de précision.

C’était mal connaître son épouse, qui se leva d’un coup et s’approcha de lui :

– Mais c’est un poste dangereux et risqué ! Vois les précautions que prend Bonaparte avec tous les opposants ! Crois-tu que tu seras à l’abri des attaques dont il fait l’objet ?

Il ne répondit pas immédiatement, reconnaissant chez sa femme un sens de l’à-propos, loin de l’esprit frivole des épouses de ses collègues. Mais il ne voulait pas l’entraîner sur ce terrain-là, qui ne regardait que lui. Il décida d’aborder tout de suite l’épineux sujet qui ne manquerait pas de la contrarier... Pourquoi attendre ?

– Katell, le Consul semble te connaître.

– Me connaître ? s’écria-t-elle, stupéfaite.

Elle recula jusqu’au fauteuil où elle était assise quelques instants plus tôt et s’y laissa tomber.

– En fait, je ne voulais pas t’en parler ce soir mais tu m’y entraînes. Il ne te connaît sans doute pas personnellement, mais ses informateurs sont au courant de tous tes faits et gestes.

– Mais je n’ai rien à me reprocher ! l’interrompit-elle sur la défensive.

– Sûrement, je te connais suffisamment et j’ai confiance en toi, seulement voilà, manifestement, il sait que tu rencontres réguliè-

ment Anna et Gallo et que tu fréquentes des personnes qui ne sont pas de ton rang.

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais en arrangeant un peu la réalité, il pensait se débarrasser une bonne fois pour toutes des amis encombrants de son épouse.

– De mon rang ? Mais qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Explique-toi, je ne comprends pas ?

– Katell ! soupira-t-il excédé, je ne vais pas te rappeler qui est Anna, et je ne sais pas jusqu'à quel point les informateurs du Consul pourraient découvrir sa véritable identité ! Il m'a demandé de te sortir et de te faire rencontrer des personnes de notre rang. C'est vrai que tu t'es beaucoup occupée des enfants, il est temps que tu t'amuses un peu. Je pense que tu comprendras qu'il faut arrêter de voir tes amis, car cela risque d'être dangereux pour nous tous ! Même pour Anna, ne l'oublie pas...

La jeune femme parut réfléchir à ces derniers mots, qui semblaient l'avoir touchée. Bien sûr, elle ne voulait faire prendre aucun risque à ses proches, mais ne plus voir ses amis la désolait plus que l'on ne pouvait l'imaginer. Son passé, c'était Anna et son mari Antoine Gallo, avec lesquels elle avait traversé les pires épreuves. Que serait-elle devenue sans leur amitié et leur soutien ? Il fallait qu'elle réfléchisse et gagne du temps.

Elle hocha la tête et soupira :

– Tu as raison, nous devons être prudents, mais je t'en prie, laisse-moi faire ce voyage avec Anna comme tu me l'avais accordé. J'irai chercher Jeanne comme nous l'avions décidé et je déposerai Anna chez son amie, Marie. Ce sera notre dernier voyage ensemble. Je t'en prie, ne reviens pas sur ton accord !

Elle se leva et s'approcha de son mari, qui trouvait que la partie avait été vite gagnée. Serait-elle devenue raisonnable ? « Sans doute, nos deux enfants y sont pour quelque chose », se dit-il. Il se leva, satisfait, et l'attira vers lui. Il retrouvait la femme qui l'avait tant séduit et dont il était si amoureux... Son déshabillé, qui mettait ses seins en valeur, galvanisa son ardeur. Il l'embrassa avec fougue, caressant ses épaules qu'il dénuda. La chemise en mousseline,

répandue sur le tapis, les accueillit pour une étreinte qu'ils n'avaient pas connue depuis longtemps.